Une poésie en marge de l'Évangile : Arthur Rimbaud et le christianisme

Marco SETTIMINI[1]

Abstract : Deeply fascinated by Greek mythology, by pagan African religions and by Eastern light, Rimbaud criticized Western christianism as well as Western modern myths of scientific progress and human brotherhood through his own « Alchemy of the Word ». He never reached, however, a complete detachment from the Christian perspective, which was always a main source of inspiration for his poetry. Through the analysis of his poems and letters, and considering the initiatic trajectory of his own life, we invite readers to acknowledge the poet's intention to renovate Western religion and his own body and soul, in search of Eden, employing both a destructive irony and a creative mysticism, depassing Eros in favor of *agapè*, Christian love, and finally experiencing a trinitarian dynamics to lead a life according to theological virtues.
Keywords : Religion, God, monotheism, Christianism, Gospel, esoterism, modernity, Poetry, Rimbaud (Arthur), Rimbaud (Isabelle).

> Bénis l'Eternel, mon âme ! Eternel, mon Dieu, tu es infiniment grand, tu es revêtu de splendeur et de magnificence. L'Eternel s'enveloppe de lumière comme d'un manteau, il étend le ciel comme une tente. Il construit sa demeure au-dessus de l'eau, il fait des nuages son char, il s'avance sur les ailes du vent. Il fait des vents ses messagers, des éclairs ses serviteurs. (Psaume 104,1-4)

> Son corps ! […] Ô Lui et nous ! […] Il nous a connus tous et nous a tous aimés. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, le héler et le voir, et le renvoyer, et sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour. (Arthur Rimbaud, « Génie », *Illuminations*)

[1] Universidade Nova de Lisboa, Facultade de Ciências Sociais e Humanas, Centro de Estudos sobre o Imaginário Literário.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)

« Au commencement était le Verbe, la Parole de Dieu, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. » (Jn, 1,1) Puis, vint la poésie, la *mytho-poeïa* (Hésiode, Lucrèce, etc.) étant aussi un moyen fondamental de se plonger dans les origines, et le Poète une sorte de maître de l'« Alchimie du Verbe » qui peut révéler des vérités suprêmes, « L'Impossible », aussi bien que les voiler, comme le soutient Guénon, qui en compare l'acte à celui de la mythologie grecque par rapport à la métaphysique.[2]

Le Poète est en effet un créateur qui se *relie*, s'*allie* au Verbe, capable d'une connaissance qui peut accéder à l'intuition la plus haute, en se liant au sensoriel de la nature des choses et de la musicalité des mots, dans un empirisme mystique qui arrive à les dépasser. Ce n'est pas par hasard que Rimbaud renverse, dans son sonnet *Voyelles*, l'ordre des lettres, pour que le O (associé au bleu), soit Ω, termine, comme le veut l'Évangile, la série qui commence avec le A (associé au noir), alpha et oméga étant le symbole de Dieu (« O, Suprême Clairon plein des strideurs étranges, / Silences traversés des Mondes et des Anges »). Le Poète est alors le « voyant » à « l'âme monstrueuse »[3], créateur qui tente de retrouver, même à travers des formes nouvelles, une connaissance de l'*archè*, du *logos*, à la recherche de « L'Impossible », avec l'intuition de la poésie qui se fait magie angélique, mythologie, et même prophétie.

L'époque de Rimbaud en a besoin, marquée par une crise que le poète vit dans une oscillation entre refus et affirmation, destruction et création, de nouvelles formes, de quelque chose de « moderne » et en même temps d'« absolument » éternel, ce qui constitue la dialectique propre à sa vie et à son œuvre, dans leur multiplicité. Du gamin villageois révolté qui écrit « Mort à Dieu » sur les bancs publics, à l'adolescent qui veut partir et tout explorer et expérimenter, *tout voir* et *tout être*, de l'« Ecclésiaste moderne »[4], *vanitas* du matérialisme scientifique, aux lumières de l'Orient, d'abord poète et puis commerçant, au mythe de sa conversion sur son lit de mort,[5] « Je est un autre. »[6]

---

[2] Cf. René Guénon, *Symboles de la science sacrée*, Paris, Gallimard, 1962, ch. 4.
[3] *Lettre à Paul Demeny (15 mai 1871)*, in Arthur Rimbaud, *Poésies – Une saison en enfer – Illuminations*, Paris, Gallimard « Poésie », 1999, p. 88. À suivre, on indiquera *Une saison en enfer* avec *SE* et chacune des *Poésies* et des *Illuminations* directement avec son titre.
[4] *SE*, p. 201.
[5] *Cf.* Rimbaud, Isabelle, *Reliques*, 1e éd. Paris, Mercure de France, 1921, 2e éd. Paris, Manucius, 2009.
[6] *Lettre à Georges Izambard (13 mai 1871)*, p. 84.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)

Il s'en prend au christianisme du village, qu'il voit comme un dogme moraliste, avec son renfermement sur la Loi et son manque d'ouverture sur la Foi, comme si l'Évangile n'avait pas eu lieu, un dogme propagateur de l'abêtissement par la voie des illusions de l'esprit (« Je n'ai jamais été de ce peuple-ci ; je n'ai jamais été chrétien ; […] je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral ; […] vous vous trompez… » [7] — « Je ne serai plus capable de demander le réconfort d'une bastonnade. Je ne me crois pas embarqué pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père. »[8]), mais qui toujours demeurera pour lui « source de […] divagations spirituelles. » [9]

Mais la « Matinée d'ivresse », qui traite des illusions des Assassins, au double sens du mot, de tueurs de la vie, et, en référence à l'ancienne secte ésotérique, de la fiction artificieuse de « la nouveauté chimique »[10] de la modernité, époque dominée par une fausse fraternité d'État (« Pendant que les fonds publics s'écoulent en fêtes de fraternité, il sonne une cloche de feu […] »[11] — « Les femmes et les hommes croyaient aux prophètes. Maintenant on croit à l'homme d'État. »[12]), le pousse à un refus ultérieur, à un nouveau mouvement, à l'exil, en quête de la divinité (« Allons ! La marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère. » — « Quelle bête faut-il adorer ? Quelle sainte image attaque-t-on ? »[13]).

Dans *Une saison en enfer,* il verra que « tous les êtres ont une fatalité de bonheur », et que, si d'un côté « [l]a morale est la faiblesse de la cervelle », en même temps, « l'action n'est pas la vie, mais une façon de gâcher quelque force, un énervement »[14], et il poursuivra dialectiquement son travail, oscillant entre le psaume et l'ironie, entre la critique et l'assertion (« Ô saisons, ô châteaux ! / Quelle âme est sans défauts ? / J'ai fait la magique étude / Du bonheur, qu'aucun élude. / […] / Ah ! je n'aurai plus d'envie : / Il s'est chargé de ma vie. / Ce charme a pris âme et corps / […]. »[15] — « La raison m'est née. Le monde est bon. Je bénirai la vie. J'aimerai mes frères. Ce ne sont plus des promesses d'enfance. Ni l'espoir d'échapper à la vieillesse et

---

[7] *SE*, p. 182.
[8] *SE*, p. 183.
[9] *SE*, p. 200.
[10] « Mouvement », p. 241.
[11] « Phrases II », p. 219.
[12] *Prose en marge de l'Évangile*, p. 172.
[13] *SE*, p. 181.
[14] *SE*, p. 197.
[15] *SE*, p. 198.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)

à la mort. Dieu fait ma force, et je loue Dieu. »)[16]

C'est par une chute infernale et une remontée paradisiaque que Rimbaud découvre une nouvelle conception de l'amour, non plus simplement comme érotisme, ou lien familial (Mt, 10,34-37), mais comme *agapè*, charité, compassion universelle, introduite dans l'histoire par le Christ. Mais déjà le poète connaissait cette nécessité (« L'amour est à réinventer »[17] — « Le Monde a soif d'amour »[18]), qu'il croyait pouvoir apaiser par Éros et Cybèle, la Nature, mère nourricière, et par la satisfaction du corps au soleil, mais cela ne correspond qu'au premier mouvement panthéiste et païen de sa quête, au dérèglement dans la projection dans une image mythique de l'homme naturel, pas civilisé, voire édénique (« Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout ; boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant, – comme faisaient ses chers ancêtres autour des feux. Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. »[19])

C'est la phase du regret du monde mythologique et sauvage perdu, où le lien, du mort comme du vivant, est non pas avec Dieu, mais avec Nature, sinon avec Éros, comme dans *Le dormeur du val* (« Nature, berce-le chaudement : il a froid. ») et dans *Sensation*, où il va « [p]ar la nature, – heureux comme avec une femme. »), et comme dans la provocation, non pas dépourvue d'une impulsion métaphysique, d'*Oraison du soir*, où il « pisse vers les cieux bruns, très haut et très loin […]. »).

C'est une phase marquée aussi par la critique, souvent caricaturale, du christianisme, de ses institutions, d'un Christ « éternel voleur des énergies »[20] et d'un peuple éternellement inférieur. D'où la nécessité d'une régénération du sang et de l'esprit. On le voit dans *Les pauvres à l'Église*, dans *Les premières communions*, dans *Le Mal* et dans *Michel et Christine*, et plus tard dans une des *Illuminations*, « Enfance », bien que ces visions ne soient pas dépouillées, avec les injures et les critiques, d'un sens de « merveilleuse » charité chrétienne, « ici-bas pourtant ! »[21], venant de cette tradition, « gorgée de poison »[22], de l'éducation que Rimbaud a reçue, et dont

[16] *SE*, p. 183.
[17] *SE*, p. 188.
[18] *Soleil et Chair*, p. 68, v. 80.
[19] *SE*, p. 180.
[20] *Les premières communions*, p. 122, v. 133.
[21] *SE*, p. 181.
[22] *SE*, p. 185.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)

il a la conscience de ne pas pouvoir se défaire totalement, comme il l'écrit dans « Nuit de l'enfer », qui portait d'ailleurs le titre provisoire de « Fausse conversion ».

Car c'est un destin, une détermination, au double sens du terme, pliée sur le passé et déroulée dans le futur, dans sa dialectique de l'Esprit et de l'âme (« Je ne me vois jamais dans les conseils du Christ ; ni dans les conseils des Seigneurs – représentants du Christ. » — « Je me rappelle l'histoire de la France fille aînée de l'Église. […] Je n'en finirais pas de me revoir dans ce passé. […] »[23]— « Je suis le saint, en prière sur la terrasse, – comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine. »[24]).

Le voyage à rebours vers les origines, et les figures de la mythologie du christianisme, sont une obsession, l'instance qui le pousse à la création et à la quête, bien plus que toute plongée dans l'imaginaire grec ou dans la sauvagerie africaine. L'inspiration de l'Évangile est partout, soit-elle pure ironie soit-elle travail visant à se faire voyant. C'est le cas du premier des « Délires », avec la parabole de la « Vierge folle » (Mt : 25,1-13) « esclave de l'Époux infernal » où il donne une vue sur le côté démoniaque de l'homme (« Plus tard, je connaîtrai le divin Époux ! Je suis née soumise à Lui. L'autre peut me battre maintenant ! »[25]), et sur la « Prose en marge de l'Évangile » (Jn : 4,4-54 et 5,1-15), là où il doute du fait que Jésus ait pu faire du prosélytisme en Samarie (« la parvenue, la perfide, l'égoïste, plus rigide observatrice de sa loi protestante que Judas des tables antiques »[26]) et de trois miracles, en offrant l'image d'un Jésus très éloigné et d'une nature plus agissante que lui.

Mais dans les flots des temps, la seule alternative qui lui est offerte (« cette promesse, cette démence ! L'élégance, la science, la violence ! »[27]), à Paris, à Bruxelles, à Londres, n'est que « la plus cynique prostitution » et les « monstrueuses exploitations »[28] (« À vendre ce que le juifs n'ont pas vendu […]. À vendre le corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ! […]. À vendre l'anarchie pour les masses ; […] la mort atroce pour les fidèles et les amants ! […] Élan insensé […]. »[29]). Ne

---

[23] *SE*, p. 179.
[24] « Enfance », IV.
[25] *SE*, p. 188.
[26] *Prose en marge de l'Évangile*, p. 172.
[27] « Matinée d'ivresse », p. 217.
[28] « Démocratie », pp. 243-244.
[29] « Solde », pp. 233-234.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)

pouvant pas être le jeune couple qui « s'isole sur l'arche », il doit se jeter dans le « strom », abandonnant ce Vaisseau à la dérive contrôlée.

Le désir est d'être sauvé avec ses véritables amis (« Ce sont les conquérants du monde / Cherchant la fortune chimique personnelle ; / Le sport et le comfort voyagent avec eux ; / Ils emmènent l'éducation / Des races, des classes et des bêtes, sur ce Vaisseau. / Repos et vertige / À la lumière diluvienne […] »[30] — « Le chant raisonnable des anges s'élève du navire sauveur : c'est l'amour divin. – Deux amours ! je puis mourir de l'amour terrestre, mourir de dévouement. […] Vous me choisissez parmi les naufragés ; ceux qui restent ne sont-ils pas mes amis ? Sauvez-les ! »[31]) et d'arriver à une nouvelle force critique et affirmative. Sur un autre navire, ivre d'amour, il marche sur les flots, en quête de la salvation du déluge (« La théologie est sérieuse, l'enfer est certainement *en bas* – et le ciel en haut. – Extase […]. Jésus marchait sur les eaux irritées. »[32] — « Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée, raison merveilleuse et imprévue, et l'éternité : machine aimée des qualités fatales. »[33]).

« Les sentiers sont âpres. »[34] Et Rimbaud le sait depuis son enfance, comme le fait que le feu monte « avec son damné »[35], peut-être vers une « sagesse nouvelle »[36]. Si le sommeil est accompagné par le cauchemar, en effet, il y a aussi l'extase et l'illumination (« J'ai seul la clef de cette parade sauvage. »[37]). Car s'il s'encrapulait, cela n'était pas pour pencher vers l'immoralisme, mais pour pouvoir viser un dépassement. L'hédonisme vers lequel se dirige la société moderne finalement lui répugne, et l'ivresse ne sera plus la beuverie, comme elle l'a été à un certain moment, mais, comme chez les soufis ou comme le vin de la communion chrétienne, ne sera plus qu'un motif mystique et métaphysique.

Ce navire d'ivresse, tout comme les liqueurs d'*Une saison en enfer*, n'est alors pas simplement qu'un dérèglement sauvage, mais un mystère et un voyage (« Je dus voyager, distraire les enchantements assemblés sur mon cerveau. Sur la mer, que j'aimais comme si elle eût dû me laver d'une

---

[30] « Mouvement », p. 241.
[31] *SE*, p. 183.
[32] *SE*, p. 186.
[33] « Génie », p. 243.
[34] « *Enfance* », IV.
[35] *SE*, p. 187.
[36] *SE*, p. 202.
[37] « Parade », p. 213.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)

souillure, je voyais se lever la croix consolatrice. »[38]), l'objet perdu, le Graal, le Cœur, la Source originelle de la sagesse la plus profonde, fondamentalement opposée à tout poison profanateur moderne (« Et l'ivrognerie ! et le tabac ! (…) – Tout cela est-il assez loin de la pensée de la sagesse de l'Orient, la patrie primitive ? Pourquoi un monde moderne, si de pareils poisons s'inventent ! »).[39] Est-il un hasard que ce poème, *Le bateau ivre*, soit daté du jour de l'assomption de Marie aux Cieux ? (« J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles/ Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur: / – Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles, / Millions d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ? – »[40]).

L'homme, il le savait depuis toujours, « est du ciel, il scrutera les cieux ! »[41], et son destin est celui de « l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer » étant « le petit valet, suivant l'allée dont le front touche le ciel.»[42] L'orgie, la sauvagerie, concrètes ou rêvées, l'ont finalement ramené sur la terre (« rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre »[43]), et il a découvert qu'il ne faut pas avoir la vérité juste dans le corps, ni juste dans l'esprit (« Ô pureté ! pureté ! / […] – Par l'esprit on va à Dieu ! / Déchirante infortune ! »[44]), mais plutôt dans l'ensemble de l'être (« les Rois de la vie, les trois mages, le cœur, l'âme, l'esprit »[45] — « et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps.* » [46]), pour qu'on puisse avoir une véritable naissance sur la terre (« la fin de la superstition, adorer – les premiers ! – Noël sur la terre ! »[47]).

L'ivresse de la beuverie et l'amour dans la débauche correspondent alors à la chute dans le sensible, nativité matérielle et contexte matérialiste. D'où la nostalgie, le songe d'un Eden perdu, qui meut son bateau dans les flots du sensible vers la lumière du spirituel, la mer et le soleil de *L'Éternité*, la nécessité d'une fusion de la multiplicité dans l'unité et de l'humain avec le divin par le moyen d'une alchimie qui fait du poète même, à imitation du

---

[38] *SE*, p. 198.
[39] *SE*, p. 200.
[40] *Le bateau ivre*, p. 125, vv. 85-88.
[41] *Soleil et Chair*, p. 68, v. 68.
[42] « *Enfance* », IV.
[43] *SE*, p. 204.
[44] *SE*, p. 201.
[45] *SE*, p. 202.
[46] *SE*, p. 204.
[47] *SE*, p. 202.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)

Christ, un « opéra fabuleux » et « *un vrai Dieu* » : « Donc le poète […] est chargé de l'humanité, des *animaux* mêmes (…). »[48] — « J'ensevelis les morts dans mon ventre. »[49] — « [À] présent je me révolte contre la mort ! »[50]

Cela est la sagesse due à son salut intégral, *kàta òlos*, fruit de la dialectique de la chute et de la rédemption, où l'œuvre et la vie sont constamment mises en question l'une par l'autre, jusqu'au silence et à la mort. Avec, entre les deux, le mythe, créé par sa sœur Isabelle, figure d'ange, de Marie Magdaléenne ou Marie Vierge, qui assiste le frère sur son lit de mort, avec un tel amour qu'y naît une écriture dans laquelle elle opère une transfiguration qui refait mystiquement le voyage matériel du poète, devenu commerçant, à rebours de l'Occident vers l'Orient, aux sources du christianisme (« L'esprit est autorité, il veut que je sois en Occident […] ; je retournais à l'Orient et à la sagesse première et éternelle. »[51] — « Je vais dévoiler tous les mystères : mystères religieux ou naturels, mort, naissance, avenir, passé, cosmogonie, néant. »). Car il cherchait « la clef du festin ancien. La charité est cette clef » et « [l]'amour divin seul octroie les clefs de la science », chair et esprit, pain et vin, repas archaïque (« J'attends Dieu avec gourmandise. »[52]), *agapè* qui est connaissance.

Et s'il a dû passer par la danse et les démons (« Cris, tambour, danse, danse, danse, danse ! » et « Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse ! »[53]), en rêvant à un retour païen dans un monde sans Christ (« Je veux la liberté dans le salut : comment la poursuivre ? Les goûts frivoles m'ont quitté. Plus besoin […] d'amour divin. Je ne regrette pas le siècle des cœurs sensibles. » — « Le sang païen revient ! L'Esprit est proche, pourquoi Christ ne m'aide-t-il pas, en donnant à mon âme noblesse et liberté. Hélas ! l'Évangile a passé : l'Évangile ! l'Évangile. »[54]), avec la peur de la présence de la civilisation occidentale (« Les blancs débarquent. Le canon ! Il faut se soumettre au baptême, s'habiller, travailler. » — « [J]'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre. Mais je puis être sauvé. » — « [M]oi, ma vie n'est pas assez pesante, elle s'envole et flotte loin au-dessus

[48] *Lettre à Paul Demeny*, p. 93.
[49] *SE*, p. 182.
[50] *SE*, p. 202.
[51] *SE*, p. 200.
[52] *SE*, p. 180.
[53] *SE*, p. 182.
[54] *SE*, p. 180.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)

de l'action […] »[55]), cela est une transition inquiétante et un rêve irréalisable.

C'est la crise face au désenchantement mondain et à sa dévorante insatisfaction par rapport à l'image du Christ des « assis » bourgeois, qu'il a refusée, ainsi que la modernité. Et le refus est un acte fondamental du christianisme. *Une saison en enfer* devient alors une mystique vision, une Croix[56] (« La raison m'est née. Le monde est bon. Je bénirai la vie. J'aimerai mes frères. Ce ne sont plus des promesses d'enfance. Dieu fait ma force, et je loue Dieu » [57] — « le suprême Savant ! – Car il arrive à l'*inconnu* ! Puisqu'il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! »[58]). « Je est un autre. ». Le Christ ?

La constante conversion poétique de Rimbaud réside dans l'effleurement de la formule de « L'Impossible », et dans la connaissance du fait que l'informulable ne demande que la prophétie ou le silence, aube de ce *mòdus*, d'où « moderne », à la fois nouveau et ancestral, mesure qui est une médiation, différente de la poésie, la puissante subversion poétique étant reconduite, convertie, ramenant le poète à la Source, à un Absolu qui est l'amour, et à sa modernité absolue, au sens de mesure totale, qui est alors le *kairòs*, le temps, le moment, éternel, du Dieu qui est le Verbe qui crée, règle et gouverne, du Corps et de la Lumière, *Soleil et Chair*.[59] La mesure, poétique et puis métaphysique, de *L'Éternité*, est donc dévouée à « inspecter l'invisible, et entendre l'inouï »[60], hiérophanie du divin, haut et loin. « *Plus de mots.* »[61]

---

[55] *SE*, p. 184.
[56] Cf. Guénon, René, *Le symbolisme de la croix*, Paris, Véga, 1931.
[57] *SE*, p. 183.
[58] *Lettre à Paul Demeny*, p. 89.
[59] Cf. Caron, Maxence, *Pages : Le sens, la musique et les mots*, Paris, Séguier, 2009, ch. IV « Rimbaud : La subversion de conversion ».
[60] *Lettre à Paul Demeny*, p. 93.
[61] *SE*, p. 182.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)

Bibliographie

Rimbaud, Isabelle, *Reliques*, 1e éd. Paris, Mercure de France, 1921, 2e éd. Paris, Manucius, 2009.

Rimbaud, Arthur, *Poésies – Une saison en enfer – Illuminations*, Paris, Gallimard « Poésie », 1973, 1999.

Rimbaud, Arthur, *Œuvres complètes : Poésies, proses et correspondance*, Paris, Le Livre de Poche, 1999.

Rimbaud, Arthur, *Œuvres complètes : Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard « Pléiades », 2009.

Caron, Maxence, *Pages : Le sens, la musique et les mots*, Paris, Séguier, 2009, ch. IV « Rimbaud : La subversion de conversion ».

Miller, Henry, *Le temps des assassins : Essai sur Rimbaud*, Paris, Éd. 10-18, 1984.

Spengler, Oswald, *Le déclin de l'Occident : Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Paris, Gallimard, 1948, 2 volumes.

BDD-A27395 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:30 UTC)